

Max KOHN, psychanalyste, écrivain

Il n'y a qu'une leçon, dit le rêve

Nelly Sachs, née le 10 décembre 1891 à Schöneberg (aujourd'hui Berlin-Schöneberg) et morte le 12 mai 1970 à Stockholm, est une poétesse juive allemande du XX^e siècle. Elle obtient le Prix Nobel de littérature en 1966. Elle fait de la poésie malgré Theodor W. Adorno qui déclare : « La critique de la culture se voit confrontée au dernier degré de la dialectique entre culture et barbarie : écrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes ». ¹

Comme le dit Hans Magnus Enzensberger², quelque chose de salvateur habite le langage de Nelly Sachs. En parlant, elle nous rend phrase par phrase, le langage que nous risquons de perdre. Dans une lettre du 12 novembre 1946 à Kurt Pinthus qui vit à Washington, elle déclare appartenir une fois pour toutes à la langue allemande et se sentir comme une étrangère en Suède. ³ Pourtant dans une lettre à Gudrun Dähnert, née Aharlan qui vit à Dresde, elle écrit le 28 septembre 1946 : « Je n'ai pas de pays, et au fond pas non plus de langue ». ⁴ Alors que faut-il entendre ? En tout cas comme le fait remarquer Laurent Cassagnau⁵, le scandale d'une langue qui ne tient pas compte du génocide se fait de plus en plus rare chez Nelly Sachs. Pour elle, selon Laurent Cassagnau, il s'agit par une catharsis de revenir dans le souvenir d'Auschwitz à la langue d'avant Auschwitz. ⁶ Cela s'oppose à la désarticulation que Paul Celan fait subir à la langue : *Menschen* devient *Men-schen*, hommes. ⁷

Nelly Sachs est-elle toute dans la langue allemande ou sans langue ? Quand on l'écoute parler, sa voix trébuche presque vers le silence, les mots se perdent et je ne sais

pas pourquoi, j'entends ma mère parler en yiddish. Quand j'écoute Paul Celan, la diction est impeccable et je vois qu'il sort de la langue allemande. Martin Buber et Franz Rosenzweig sont traversés par le yiddish, mais c'est aussi un effet de yiddish que l'on retrouve chez Nelly Sachs et Paul Celan. Le yiddish écoute la langue hébraïque. Comment sortir de la langue des assassins ? Pour Mireille Gansel, la langue allemande ne fut jamais seulement celle de l'Allemagne, mais aussi celle de l'Empire austro-hongrois et d'autres lieux encore, mais avant tout une langue intérieure. Elle pense que Paul Celan hébraïse l'allemand jusqu'aux racines et aux structures de sa langue qu'il refond avec toutes ses autres langues. ⁸ Laurent Cassagnau⁹ rappelle que Paul Celan¹⁰ oppose dans *Gespräch im Gebirge*, le discours (*Reden*) à la parole (*Sprechen*). *Redn* en yiddish, c'est parler. Le « discours », c'est le parler humain et la « parole », c'est celle de la Nature qui parle pour elle-même, « ni pour moi, ni pour toi ». Paul Celan reprend de manière plus métaphorique ce que dit Ludwig Wittgenstein¹¹ : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ».

Quand on parle allemand, on est à l'intérieur. Faire de la poésie en allemand, c'est maintenir un rapport au langage, se tenir au bord de la langue comme le pensent Hans Hartje et Claude Mouchard pour qui traduire, c'est franchir inlassablement la frontière entre les langues, celle qui contribue à susciter la poésie. C'est évanescence et c'est bien ce que l'on ressent en écoutant Nelly Sachs dans *Énigmes en feu* (*glühende Rätsel*) :

« Vokale und Konsanten
Schreien in allen Sprachen :
Hilfe ! »
« Consonnes et voyelles
Crient dans toutes les langues :
Au secours ! »¹²

**Paul Celan
hébraïse
l'allemand
jusqu'aux
racines et aux
structures
de sa langue
qu'il refond
avec toutes
ses autres
langues**

[1] Adorno T. W. (1949), *Prismes*, Paris, Payot, 1986, p. 26.

[2] Magnus H. M., Nelly Sachs, émission créée le 13 février 1959 pour la série « Le portrait littéraire ».

[3] Sachs N. (1962), *Eli / Lettres / Énigmes en feu*, trad. de l'allemand par Broda M., Hartje H. et Mouchard C., Paris, Belin, 1989, p. 188.

[4] *Ibid* p. 184.

[5] Cassagnau L., *Utopie et dialogue dans la poésie de Nelly Sachs*, collection Contacts, Série II-Études et documents, volume 24, Berne, Peter Lang Verlag, 1993, pp.289-290.

[6] *Ibid* p. 281.

[7] Celan P., *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, Bd 1, p. 237.

[8] Sachs N., *Partage-toi, nuit, précédé de Toute poussière abolie, La mort célèbre encore la vie, Énigmes ardentes et Elle cherche son bien-aimé et ne le trouve pas*, trad. de l'allemand par Gansel M., Paris, Verdier, 2005, p. 230.

[9] Cassagnau L., *Utopie et dialogue dans la poésie de Nelly Sachs*, op. cit. p. 14.

[10] Celan P., *Gesammelte Werke*, op. cit. pp. 169-173.

[11] Wittgenstein L., (1921), *Tractatus logico-philosophicus*, traduit de l'allemand par Klossowski P., introduction de Russell B., notes de Patri A., Paris, Gallimard, 1961, p. 177.

[12] Sachs N. (1962), *Eli / Lettres / Énigmes en feu*, p. 356.



L'ŒIL DU PSY

...► *Il n'y a qu'une leçon, dit le rêve*

Ou encore :

« O-A-O-A-

Ein wiegendes Meer der Vokale

Worte sind alle abgestürzt. »

« O-A-O-A-

Berçante mer des voyelles

Les mots ont tous sombré. »¹³

Elle écrit « : Le silence parlant. Tous mes mots ne sont qu'écris-
teaux et tables funéraires ». ¹⁴

Pour elle, le rêve n'enseigne qu'une leçon, la leçon qu'enseigne la graine, début et fin est une leçon sans graine. Pour Martin Buber, selon Pinhas de Koretz, la graine que l'on sème en terre doit se défaire pour que le nouvel épi sorte de terre et selon le Maggid de Mezritsh, nulle chose au monde ne peut passer d'une réalité à une autre si elle n'est pas d'abord passée par le néant. C'est aussi vrai pour le langage. Nelly Sachs écrit dans *Énigmes ardentes* (1962-1966):

« Tout est en devenir

Cligne le papillon- »¹⁵

[13] *Ibid* p. 300.

[14] Sachs N., *Lettres en provenance de la nuit (1950- 1953)*, traduit de l'allemand par Pautrat B., Paris, Éditions Allia, 2010, p. 11.

[15] Sachs N., *Énigmes ardentes*, *op.cit.* p. 101.

Le prix de traduction poétique Nelly-Sachs a été décerné en janvier 2017 à Véronique Lossky pour sa traduction des poèmes de Marina Tsvetaeva publiée aux éditions des Syrtes sous le titre *Poésie lyrique (1912-1941)*. Le jury a également salué le travail de Françoise Rétif sur les poèmes d'Ingeborg Bachmann (*Toute personne qui tombe a des ailes*, Poésie / Gallimard).